

en peu de temps à peu près improductives, on obtiendrait déjà de beaux résultats, puisqu'on éveillerait chez l'enfant le désir d'apprendre à faire mieux qu'on ne faisait avant lui.

J'ai donc cru devoir rendre obligatoire dans toutes les écoles, l'usage du "Petit manuel d'Agriculture" du Dr. Larue, et j'ai, en conséquence, adressé la circulaire suivante à tous les commissaires d'écoles.

Ministère de l'instruction publique, }
Québec, ce 12 décembre 1873. }

Messieurs.—Considérant qu'il est de la plus haute importance que quelques notions d'agriculture soient données dans nos écoles, je désire qu'on y introduise le "Petit manuel d'agriculture" du Dr. Larue, et que tous les élèves soient pourvus de cet abrégé dès qu'ils seront en état de le lire. L'instituteur ou l'institutrice ne devra pas se contenter d'en faire la lecture, mais devra le commenter, autant que possible, et voir à ce que tous les enfants se mettent bien au fait de son contenu.

Si vous envoyez vos ordres ici pour le nombre d'exemplaires dont vous avez besoin, je verrai à ce qu'ils soient remplis.

J'ai l'honneur d'être,
Messieurs,
Votre obéissant serviteur,
GÉNÉON OUMET.

J'ai aussi donné instruction aux inspecteurs d'écoles de bien s'assurer, dans leurs visites, si l'on se conformait aux prescriptions de cette circulaire, et aussi d'interroger tout particulièrement les enfants sur cette matière, afin de voir s'il comprennent bien le Petit manuel.

MAISONS D'ÉDUCATION POUR LES JEUNES FILLES.

Un grand nombre de personnes qui s'intéressent à la cause de l'éducation m'ont souvent fait remarquer que le mode d'enseignement suivi dans nos institutions de filles laisse beaucoup à désirer, et ne répond pas aux besoins de notre état de société. Je me suis donc fait un devoir d'examiner attentivement les rapports transmis par ces établissements. Je ne puis que rendre hommage au zèle et à la capacité que l'on rencontre généralement dans les institutions dirigées par des religieuses; mais je pense que leur système d'études est susceptible d'améliorations; et, comme je suis persuadé que le personnel enseignant de ces maisons n'a d'autre désir que celui de produire le plus grand bien possible, je crois devoir lui faire les remarques qui suivent.

L'instruction qui se donne dans ces communautés n'est pas assez pratique. On s'attache trop à enseigner des choses qui ne sont, en quelque sorte, que de pur agrément, au détriment des connaissances véritablement utiles. On laisse prendre par là à la jeune fille des goûts et des habitudes qui sont ordinairement au-dessus de son état social, et qu'il lui sera impossible de satisfaire plus tard. De là deux effets déplorables, d'abord un désempolement qui affecte sérieusement le moral, et engendre chez elle le dégoût du travail et le mépris de sa position; puis, une disproportion, chaque jour plus sensible entre les dépenses et les recettes, qui commence par produire la gêne et finit presque toujours par ouvrir la porte à cette plaie domestique qu'on appelle la misère.

On n'enseigne point ou presque point la tenue des livres. Comment veut-on alors que la jeune fille, lorsqu'elle sera devenue femme, puisse se rendre compte de l'état des affaires du ménage et mettre de l'ordre et de l'économie dans la direction de sa maison? Toutes les élèves, dès qu'elles sont suffisamment avancées en arithmétique, devraient être mises au fait d'une tenue des livres aussi simple que possible, mais suffisante pour leur permettre de se rendre plus tard un compte exact de leurs affaires d'intérieur.

Je ne vois pas non plus que dans aucune de ces institutions on enseigne l'économie domestique; c'est là pourtant, à mon avis, un des points essentiels de l'éducation d'une femme quelle que soit la position que celle-ci doit occuper un jour. La femme est la fortune ou la ruine d'une maison. Si elle est économe et rangée, la maison prospérera indubitablement; si, au contraire, elle ne sait pas mettre tout à profit et borner ses désirs à ses ressources, la ruine s'en suivra aussi indubitablement, un jour ou l'autre. Rien donc de plus important que de bien inculquer ces vérités dans l'esprit de la jeune fille, et de lui apprendre en même temps quelques règles de nature à la guider et à l'aider ultérieurement dans son ménage. Il ne suffit pas de savoir tenir un salon, il faut encore, et de toute nécessité, savoir conduire toute la maison. On devrait aussi, avec la couture, enseigner aux jeunes filles la coupe des vêtements; ces notions lui seraient plus tard d'un grand secours dans sa famille où la pratique viendrait les rendre efficaces et les compléter.

J'ai consigné ici ces remarques, parce que je les crois d'une importance réelle pour la société, surtout dans le temps de gêne où nous vivons. Le coût des choses nécessaires à la vie est devenu si élevé que dorénavant la femme devra ne compter que sur elle-même pour la confection d'une foule de choses qu'elle pouvait auparavant faire faire par des mains étrangères.

De tous temps, la femme a joué un rôle important dans la société par l'influence qu'elle exerce sur la famille: quand la famille est bien conduite, la société elle-même suit son exemple. Il est donc essentiel que la première, la principale éducatrice de la famille soit elle-même formée à l'amour de cet esprit d'ordre et d'économie indispensable à toute administration, de quelque nature qu'elle soit.

COLLÈGES.

Je passe maintenant aux collèges au sujet desquels je désire faire également quelques remarques.

J'estime d'abord que le prix de la pension est bien au-dessous de ce qu'il devrait être, en égard à l'augmentation très-considérable survenue dans le coût des choses de première nécessité. Le taux de la pension devrait être élevé: le public et les collèges en bénéficieraient également, ce qui n'empêcherait aucunement de recourir à prix réduits certains élèves peu fortunés dont les talents supérieurs promettent pour plus tard des hommes utiles à la patrie. C'est rendre un mauvais service à la société, surtout dans un jeune pays comme le nôtre, que de trop faciliter l'accès des maisons d'éducation supérieure. On déclasse ainsi un grand nombre de jeunes gens qui, après un cours d'études classiques, se trouvent impropres à toute espèce de carrière, si leurs aptitudes ou les circonstances ne leur permettent pas d'étudier une profession libérale; et ceux qui ont passé par là savent seuls tous les mécomptes, toutes les tribulations qui attendent à son entrée dans la vie réelle le jeune homme ainsi déclassé. Les connaissances qu'il a acquises ne servent qu'à lui faire comprendre plus amèrement jusqu'à quel point il a fait fausse route. S'il veut gagner son pain, il lui faut recommencer à étudier à un âge où ceux qui ont fait des études plus pratiques sont déjà en état de soutenir une maison.

Bien souvent déjà, j'avais fait ces réflexions; mais elles se sont imposées beaucoup plus fortement à mon esprit depuis que j'ai la direction du département de l'instruction publique en cette province. Je me suis donc demandé s'il ne serait pas possible d'apporter à notre système d'études collégiales quelques modifications devenues urgentes, par suite de la nouvelle position qui nous est faite par la Confédération. Les besoins de notre époque, d'ailleurs, ne sont pas les mêmes qu'autrefois et demandent des connaissances nouvelles. La France, l'Angle-